

Jean-Marc Brunet. *Le prophète solitaire. Raymond Barbeau et son époque*. [Montréal], Ordre naturiste social de Saint-Marc l'Évangéliste Inc., 2000. 582 p.

Xavier Gélinas

Volume 3, Number 2, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024646ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024646ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gélinas, X. (2003). Review of [Jean-Marc Brunet. *Le prophète solitaire. Raymond Barbeau et son époque*. [Montréal], Ordre naturiste social de Saint-Marc l'Évangéliste Inc., 2000. 582 p.] *Mens*, 3(2), 274–278.  
<https://doi.org/10.7202/1024646ar>

Tous droits réservés © Mens, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Jean-Marc Brunet. *Le prophète solitaire. Raymond Barbeau et son époque.* [Montréal], Ordre naturiste social de Saint-Marc l'Évangéliste Inc., 2000. 582 p.**

Le parcours de Raymond Barbeau (1930-1992) est méconnu. Le grand-prêtre de l'indépendantisme « laurentien » était, dans sa jeunesse, entièrement étranger à la question nationale canadienne-française, si ce n'est à son peuple lui-même. C'est à la faveur de ses études littéraires en Sorbonne, au milieu des années cinquante, qu'il subit l'influence du père Gustave Lamarche, séjournant lui aussi à Paris, s'enflamme pour la question et devient un zélateur de l'idée d'indépendance.

De retour au Québec, sans entourage ni argent, il met sur pied l'Alliance laurentienne (1957), premier mouvement indépendantiste contemporain. C'est un euphémisme de rappeler que l'air du temps n'y était guère propice : il existait bien un groupe de néo-nationalistes autour du *Devoir*, il subsistait bien des nationalistes traditionnels dans le sillage de *L'Action nationale* et de l'école des Hautes Études commerciales de Montréal, mais pour l'essentiel l'intelligentsia d'alors assimilait tout patriotisme au duplessisme et, partant, à des valeurs rétrogrades. Qu'à cela ne tienne, Barbeau anime son mouvement, fait connaître ses idées par des centaines de conférences et de lettres ouvertes, fait éclore des Clubs Laurentien à travers le Québec. De 1957 à 1962, paraissent vingt livraisons de sa revue *Laurentie*, qui tire à 3000, puis à 5000 copies. Son apostolat s'exerce aussi par le livre : *J'ai choisi l'indépendance* — réfutation du pancanadianisme d'Henri Bourassa — paraît en 1961 et est suivi, en rafale, par *Le Québec est-il une colonie ?* (1962), *La libération économique du Québec* (1963) et enfin *Le Québec bientôt unilingue ?* (1965). Ces titres, largement diffusés par les Éditions de l'Homme, établissent l'argumentaire souverainiste dont s'inspireront des classiques davantage retenus par la postérité, comme *Option Québec* de René Lévesque, *Le colonialisme au Qué-*

*bec* d'André d'Allemagne ou *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières. Pour l'anecdote, rappelons que l'Alliance laurentienne, pépinière de futurs leaders indépendantistes, a compté parmi ses membres Marcel Chapat, qui la quitte pour fonder le Rassemblement pour l'indépendance nationale puis l'éphémère Parti républicain du Québec, André d'Allemagne, autre fondateur du RIN, Raoul Roy, futur animateur de l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec, ainsi que Marc-André Bédard et Lucien Lessard, qui deviendront députés et ministres du Parti Québécois.

Lorsque, miné par des problèmes de santé et dépité par l'engouement pour l'indépendantisme de gauche, Raymond Barbeau procède à la dissolution de l'Alliance laurentienne en 1964, le moins qui puisse être dit de son œuvre est qu'elle a apporté sa pierre au mouvement souverainiste. Depuis, sans enterrer ses convictions, Barbeau s'est tenu à distance des questions nationales et a voué son énergie à une nouvelle vocation — dans son cas, le mot prend tout son sens, — celle de la médecine naturopathique.

C'est à Jean-Marc Brunet, lui-même naturopathe, ami et disciple de Barbeau, de dix ans son cadet, que revient le mérite de proposer cette première étude sur le fondateur de l'Alliance laurentienne. L'auteur ne cache pas ses drapeaux, clame ses positions de droite communes à celles de Barbeau, s'affiche comme « nationaliste républicain (d'allégeance gaulliste radicale) » (p. 28), en plus de partager l'aversion de son sujet pour la médecine « chimique ». Cette absence de détachement irritera des lecteurs, surtout ceux n'entretenant aucune sympathie pour les idées de Barbeau. Un historien professionnel se serait abstenu de se mettre en scène dans le récit et n'aurait pas succombé à la tentation de donner son propre avis sur ceci ou cela. Il n'aurait pas, non plus, cité sans broncher certains extraits de Barbeau qui semblent d'un goût douteux, au moins à nos yeux contemporains, tel celui où il dénie à Claude Ryan le

droit d'indiquer une voie à ses compatriotes, sous prétexte que son appartenance à la nation est de fraîche date... Il y a aussi ces rares erreurs factuelles qui font sourire. Un professionnel de l'histoire n'aurait pas prénommé tantôt Jean-Paul, tantôt Jean-Jules, l'ultramontain Jules-Paul Tardivel, fondateur de *La Vérité* et auteur de *Pour la patrie*, et il n'aurait pas accordé à M<sup>gr</sup> Louis-Adolphe Pâquet la promotion posthume de président de la Société Saint-Jean-Baptiste. Enfin, on fait abstraction totale, ici, de l'historiographie. Certains ouvrages sur le duplessisme et la Révolution tranquille auraient mieux encadré les souvenirs personnels de l'auteur qui aurait gagné, surtout, à exhumer le seul autre titre sur son sujet, l'excellent mémoire d'Éric Bouchard (*Raymond Barbeau et l'Alliance laurentienne : les ultras de l'indépendantisme québécois*. M.A. [Histoire], Université de Montréal, 1997. vii-219 p.).

Ces reproches mis à part, *Le prophète solitaire* constitue un dossier complet. La piété amicale de son auteur ne l'empêche pas de se montrer honnête, de signaler des lacunes et des erreurs de son héros. Mieux que maints disciples officiels de Clio, le D<sup>r</sup> Brunet sait raconter. Son style est coulant et parfois enlevé, comme dans les passages où il recrée l'ambiance des conférences de pèlerin de Barbeau et ses échanges avec l'auditoire. Et le témoignage d'un individu ayant connu cette mouvance de l'intérieur est irremplaçable pour éclairer plusieurs points : rapports entre Raymond Barbeau et Lamarche, Chaput ou d'Allemagne, réactions à la fondation et à l'évolution du RIN, par exemple. Le livre informe aussi sur la carrière naturopathique de Barbeau et, par extension, sur les débuts épiques de cette profession au Québec. Lorsqu'un élément manque dans le corps du livre, le lecteur a des chances de le trouver dans les copieuses annexes (près de trois cents pages) qui tiennent du spicilège : témoignages, photographies, liste des œuvres de Barbeau, retranscriptions d'entrevues, fac-similés de lettres et d'articles de journaux, etc. Ces annexes comportant une longue anthologie

de la prose de Barbeau, chacun sera à même de juger sur pièces et non par auteur interposé.

Par-dessus tout, nul mieux qu'un proche n'aurait pu nous décrire le Barbeau intime, avec son caractère, sa personnalité, ses bonheurs et ses angoisses. L'homme pouvait susciter l'admiration, la fascination, mais pas l'empathie. Issu d'une famille très modeste du Montréal ouvrier, Barbeau a frayé son chemin à travers un milieu qui ne le comprenait guère. Il n'a pas pu compter sur les réseaux du petit monde de la bourgeoisie canadienne-française et n'a pas mis les pieds au collège classique. Il ne milita ni dans l'Association de la jeunesse canadienne-française ni dans l'Ordre de Jacques-Cartier. Son attitude personnelle, peu liante, ne facilitait aucun rapprochement : Barbeau n'avait rien d'un grégaire, même si sa mission auto-assignée l'amena à haranguer des foules avec succès. Le personnage pouvait paraître hautain, cassant, ce qui trahissait un être timide, assez tourmenté, mystique. Barbeau était « de tempérament bilieux et nerveux » (p. 90), « secret et sans compromis » (p. 113), au dire de son ami.

Solitaire, Barbeau le fut donc par destin, par son tempérament tout d'un bloc, autant que par son opposition implacable à la médecine allopathique, par son droitisme et par son intransigeance indépendantiste.

Ces derniers éléments, surtout, expliquent que personne ne semble connaître ni son nom ni son œuvre dans les cercles officiels du souverainisme depuis la fin des années 1960. L'auteur insiste sur l'injustice de cette non-reconnaissance, qui tient un peu de l'amnésie propre à tous les novateurs, mais principalement, et malgré des raisons de fond, de l'occultation. La marginalisation de Raymond Barbeau — et d'autres hérauts de l'indépendance comme Marcel Chaput, le D<sup>r</sup> René Jutras ou le père Gustave Lamarche — par le Parti Québécois dépasse de beaucoup le traitement réservé aux ex-Rinistes. Les

Pierre Bourgault, André d'Allemagne ou Andrée Ferretti furent gardés à vue mais tolérés, sur le flanc « orthodoxe » du parti souverainiste. L'ostracisme de Barbeau et de sa mouvance s'expliquerait-il par la pusillanimité ? Il est vrai que, quelque modeste qu'il se soit voulu, René Lévesque ne consacrait pas un temps indu à saluer les mérites de ses prédécesseurs — et d'ailleurs, s'en reconnaissait-il ? Cet antiduplessiste, fondateur d'un parti axé sur la démocratie interne et rénovateur des mœurs électorales, entretenait une conception toute individuelle du pouvoir et de l'influence. On peut aussi présumer d'une volonté de se démarquer du nationalisme de droite. Barbeau se voulait corporatiste à ses débuts. Il a eu beau changer de cap par la suite et alléguer que ce choix lui avait été dicté par les circonstances des années cinquante, un parti politique qui s'est toujours dit social-démocrate préférait éviter de telles accointances. Enfin, l'option des Barbeau, Chaput et autres en faveur d'une indépendance sans faux-fuyant seyait mal à une formation politique qui, d'« étapisme » en « partenariat », chercha souvent à résoudre la quadrature du cercle. Quoi qu'il en soit, on conçoit l'amertume éprouvée par ces pionniers lorsque nulle reconnaissance symbolique, et pas une miette de l'assiette au beurre, ne leur furent concédées après la victoire du 15 novembre 1976.

En somme, malgré ses idiosyncrasies dont certaines font sa force, l'étude du D<sup>r</sup> Brunet sera précieuse pour quiconque souhaite mieux comprendre le cheminement politique du Québec, et particulièrement son idéologie indépendantiste.

Xavier Gélinas  
*Musée canadien des civilisations*

*NDLR : Le lecteur intéressé à se procurer l'ouvrage de Jean-Marc Brunet peut le commander par téléphone au (514) 279-1024 ou par internet à l'adresse [www.jmb-lenaturiste.com](http://www.jmb-lenaturiste.com).*